

et d'économie. Quant aux petits propriétaires, si nombreux autrefois, combien n'en est-il pas qui, alléchés par l'argent que leur promettait la fabrique, se sont dégoûtés de la culture de leurs champs, et maintenant ne possèdent plus rien.

L'auteur fait voir ensuite que cet état de choses tend à s'aggraver chaque jour et sera bientôt pour l'ordre social et pour la civilisation un danger imminent. Puis, comme seul moyen d'atténuer ce mal et de le guérir peu à peu, il indique une éducation élémentaire mise à la portée de tous, et qui, par une voie conforme à la nature, développe toutes les forces de l'enfant et en particulier ses forces morales, dans leur application à la vie réelle à laquelle il est destiné.

Tel est en substance le dernier écrit qui nous reste de Pestalozzi. Nous savons, il est vrai, que le 21 novembre de la même année il fit lire à la société des amis de l'éducation, réunie à Brugg, un mémoire sur la première éducation des enfants au foyer domestique, mais celui-ci ne nous a pas été conservé.

CHAPITRE XVIII

Souvenirs personnels de l'auteur.

Jusqu'à présent, en racontant l'histoire d'un grand homme à qui nous devons des idées fécondes, j'ai éprouvé une répugnance bien naturelle à parler de moi même pour dire mes propres impressions, mes propres expériences, pendant les neuf années où j'ai été élève de Pestalozzi. Je craignais d'interrompre ou d'allonger mon récit ; ce que je voulais surtout mettre sous les yeux de mes lecteurs, c'étaient les documents authentiques, les paroles mêmes de mon maître, puis aussi celles des hommes distingués qui furent mieux qualifiés que moi pour le juger.

Cependant les nombreuses publications que j'avais à consulter ne m'auraient pas toujours suffi pour parvenir à la vérité, si mes souvenirs personnels ne m'avaient fourni des lumières pour apprécier la valeur relative de tous ces documents, quelquefois contradictoires. C'est surtout pour la triste histoire de la décadence et de la chute de l'institut d'Yverdon qu'il importe d'avoir vu de près les hommes et les choses, afin de pouvoir éliminer toutes les imputations calomnieuses auxquelles se sont laissé entraîner par la passion les hommes qui se faisaient la guerre autour de Pestalozzi, et pour le malheur de ce respectable vieillard.

Maintenant d'ailleurs je vais avoir à résumer la pensée, la doctrine, l'œuvre durable de cet homme étonnant, et ce que j'aurai à dire ne sera pas toujours conforme aux idées généralement reçues sur ce sujet. Je sens donc bien que mes lecteurs seront en droit de connaître l'expérience personnelle qui peut me donner quelques titres à leur confiance. Je me suis trouvé d'ailleurs dans une position exceptionnellement favorable pour connaître la pensée du maître et celle de ses principaux collaborateurs ; aujourd'hui je reste probablement le seul survivant de ceux qui ont joui d'un pareil privilège, et je crois de mon devoir de ne pas laisser périr avec moi ce que je considère comme un précieux dépôt.

Né en 1802 à Yverdon, où mon père, émigré français, s'était fixé et marié, j'entrai en 1808 chez Pestalozzi, après avoir été préparé par un de ses sous-maîtres aux exercices intuitifs (sur les nombres et les formes) de la petite classe à laquelle je devais être joint.

Je n'ai été à l'institut Pestalozzi que comme externe ; cependant j'y restais pour le *goûter*, souvent même dans des occasions particulières j'y ai pris tous mes repas et j'y ai couché, en sorte que j'en connaissais bien le régime intérieur.

Quand j'entrai dans ma salle d'étude, ma première impression fut désagréable ; il y régnait peu de propreté ; les meubles et les ustensiles y étaient d'une rusticité toute primitive dont on ne saurait aujourd'hui se faire aucune idée ; ainsi, par exemple, on y était éclairé par des chandelles de suif sans chandelier, mais seulement serrées par l'écartement des spirales de deux pièces de gros fil de fer dont l'extrémité inférieure était plantée dans un morceau de bois, et il n'y avait pas de mouchettes. Puis le langage et les cris de tous ces Allemands ne plaisaient point à mon oreille, et leurs manières me semblaient étranges. J'étais en

quelque sorte effrayé, comme si je me fusse trouvé dans une atmosphère de grossière vulgarité.

Mais cette impression ne dura pas longtemps ; bientôt je fus séduit par la douce bonté de Pestalozzi, par son regard à la fois vif et tendre, par la bienveillante cordialité qui régnait dans toute la maison ; bientôt aussi je subis la contagion de la bonne humeur de mes camarades, et de l'entrain presque passionné qu'ils apportaient à la plupart de leurs exercices. Un fait, que j'ai quelque peine à comprendre aujourd'hui, prouve que je fus bien promptement captivé par l'attrait d'un *enseignement élémentaire*. Quand l'hiver fut venu, et avant que j'eusse achevé ma septième année, j'étais obligé de me lever de grand matin, de traverser la ville de nuit pour assister à la première leçon qui commençait à six heures, et je ne songeais point à m'en plaindre.

Lorsque Pestalozzi rencontrait un de ses jeunes élèves dans les corridors, il le caressait en passant la main dans ses cheveux et en disant : « Ne veux-tu pas aussi être sage et bon ? » Puis il lui parlait de ses parents et du bon Dieu, et finissait souvent par quelques mots sur la nature qui, comme son auteur, est si bonne et si belle, et avec laquelle il faut se mettre en harmonie. Je ne comprenais pas toujours fort bien ces petits discours ; cependant l'impression que j'en conservais était bonne. Dans la petite classe où j'étais entré, l'enseignement se donnait en français. Cependant, pendant les premières années de mon séjour à l'institut, les élèves, les maîtres, les domestiques étaient la plupart de langue allemande. Leur langage, leurs goûts, leurs habitudes dominaient toute la vie intérieure du château ; c'était un ménage de la Suisse allemande implanté dans la Suisse française. A certaines heures de la journée, tous étaient obligés de parler français ; à d'autres heures, chacun devait par-

ler allemand. Ainsi chaque élève se familiarisait assez promptement avec l'usage d'une langue étrangère ; mais aussi il se faisait entre les deux langues une sorte de mélange qui nuisait beaucoup à la pureté de chacune d'elles.

Pendant les quatre ou cinq premières années que je passai à l'institut, j'étais trop jeune pour pouvoir rien observer de ce qui concernait la doctrine de Pestalozzi ; de cette époque je n'ai conservé que mes impressions d'enfant, et ces impressions étaient agréables. Je trouvai du plaisir dans la plupart de mes exercices, surtout dans les leçons d'histoire naturelle, de géographie, de calcul de tête, de géométrie élémentaire, de chant et de dessin ; et je conserve un affectueux et reconnaissant souvenir, non seulement de Pestalozzi mais de la plupart des maîtres, qui nous soignaient avec tant de bonté dans nos leçons, dans nos récréations, dans nos promenades et dans nos courses de montagnes.

Ces excursions dans le Jura causaient nos plaisirs les plus vifs ; il y en avait à la portée de chaque classe, et j'y pris part avec mes petits camarades dès l'âge de sept ans. Nos maîtres nous soignaient avec une sollicitude presque maternelle (mes préférés étaient Krusi et de Muralt), faisant de très courtes étapes pour ménager nos petites jambes, réconfortant parfois les fatigués avec un morceau de sucre trempé d'eau de cerises, quand la route était trop longue, nous procurant quelque véhicule rustique, dans lequel nous chantions avec allégresse en traversant les villages, où souvent les paysannes nous donnaient des fruits.

Parvenus dans les hauts pâturages qu'ombragent les sapins, nous ne sentions plus de fatigue et nous prenions nos ébats, herborisant et collectant des minéraux. Souvent on se réunissait à quelque beau point de vue pour chanter ces mélodies simples et sauvages

des montagnards des Alpes, que nos maîtres transportaient ainsi sur le Jura. Après plus de soixante ans, je me rappelle encore tous ces chants comme le premier jour, et ils me paraissent délicieux.

De retour de ces excursions, les élèves devaient les raconter, de vive voix ou par écrit, selon leur âge. Ils avaient beaucoup à dire, car on avait dirigé leur attention sur tout ce qui pouvait les instruire, et nos courses étaient en même temps des leçons d'histoire naturelle et de géographie.

Pestalozzi prenait un singulier plaisir à voir et à suivre les jeux de ses élèves, et il leur attribuait une réelle importance ; il estimait que les enfants, quand ils ne travaillent pas, doivent s'amuser ; une complète inaction lui était antipathique. Lorsque pendant la récréation il voyait un de ses petits écoliers ne prendre part à aucun jeu, il en était inquiet, craignant que l'enfant ne fût malade, au physique ou au moral ; et il cherchait à lui procurer quelque amusement.

A ce sujet je me rappelle une scène qui ne me frappa point lorsque j'y figurais, et qui maintenant me paraît caractéristique. Un jour qu'on avait allumé un feu de broussailles au jardin, les plus grands élèves s'amusaient à sauter par-dessus la flamme et au travers de la fumée ; Pestalozzi était là, et les encourageait. Quand la flamme fut tombée, quand il n'y eut plus guère que de la braise et de la fumée, les plus petits enfants sautèrent à leur tour. Mais cette scène avait des témoins. Les petites filles de l'institut Niederer, dont le jardin était voisin de celui du château, regardaient à travers les palissades et la belle flamme et les joyeux sauteurs. Pestalozzi les aperçut, alla les chercher, et les amena pour les faire sauter aussi par-dessus les restes du feu. Jamais on ne vit si grande allégresse à si peu de frais !

Quand j'eus accompli ma douzième année, grâce à des circonstances toutes particulières, je commençai à

fixer mon attention sur ce qu'on appelait la *méthode*, avec un intérêt et une persévérance qui n'étaient pas de mon âge.

Mes parents, admirateurs de Pestalozzi, entretenaient des relations amicales avec lui, avec sa femme et avec ses principaux collaborateurs. Ma mère qui, dans sa sollicitude pour mes progrès, voulait pouvoir suivre mes leçons, se mit à apprendre l'allemand avec un zèle qui lui fit bientôt surmonter toutes les difficultés. Elle publia des traductions de plusieurs ouvrages allemands, dans le but d'ajouter quelque chose à nos modestes revenus, et de se mettre en position de pourvoir plus largement aux dépenses de mon éducation. Ainsi elle en vint à traduire *Léonard et Gertrude*.

C'est alors que Pestalozzi, qui s'intéressait à ce travail, s'habitua à venir presque journallement chez nous pour en prendre connaissance, car ma mère ne mettait rien au net sans avoir reçu les avis de l'auteur. Comme elle comprenait bien le langage du vieillard zuricois, elle pouvait servir de trucheman entre lui et les visiteurs français qui cherchaient à connaître sa doctrine; c'est pourquoi Pestalozzi lui amenait fréquemment ceux à qui il trouvait important d'exposer ses idées, entre autres M. A. Jullien, de Paris, auteur de deux grands volumes sur *l'esprit et la méthode Pestalozzi*.

M^{lle} Rath, le peintre distingué auquel Genève doit le musée qui porte son nom, vint à Yverdon pour faire le portrait de Pestalozzi; elle était liée avec la sœur de ma mère, elle fut reçue dans notre maison et à notre table; c'est chez nous que son modèle venait poser.

Puis quand M. Delbruck, précepteur des princes de Prusse, vint faire un assez long séjour à Yverdon pour y étudier la méthode, mes parents consentirent volon-

tiers à prendre en pension cet homme d'une haute distinction.

Il résulta de toutes ces circonstances que, pendant plusieurs années, notre salon fut un lieu de réunion où la doctrine de Pestalozzi était exposée et discutée, soit par le maître et ses disciples, soit par des étrangers ordinairement très bien qualifiés pour la juger.

J'écoutais avidement ces conversations et ma mémoire en a beaucoup retenu, quoique je ne les compris point alors aussi bien que j'ai pu le faire plus tard.

C'est ainsi que j'ai entendu cent fois le maître lui-même expliquer sa doctrine, et chaque fois sous une forme différente. Ce profond philosophe n'aimait pas le langage philosophique, qui lui était peu familier; il se défiait de lui-même à cet égard; il craignait les formules; sa pensée s'était formée dans la solitude, sans le secours des livres, uniquement par l'observation et par la réflexion. Il se plaisait à l'exposer comme elle lui était venue, c'est-à-dire en procédant par des faits concrets, par des exemples spéciaux, surtout par des comparaisons, plutôt que par des abstractions et des idées générales.

Lorsque Pestalozzi revint de Bâle, honoré des dons des souverains, il eut d'abord un plaisir d'enfant à les montrer, non point par vanité personnelle, mais parce qu'il y voyait l'indice d'un appui pour sa doctrine, pour les plans par lesquels il espérait relever l'état du peuple. Alors je fus invité avec mes parents à une soirée chez lui: le vieillard y portait la croix de Saint-Wladimir, et l'on nous fit goûter le tokay de l'empereur d'Autriche. Mais au bout de quelques jours Pestalozzi n'y pensa plus, et la croix resta dans son armoire. Quelquefois cependant, quand il arrivait des visiteurs de distinction, on lui persuadait qu'il était important de soigner sa toilette, et on l'habillait à la hâte aussi

bien que possible. Nous autres élèves, nous étions surpris, même un peu égayés, quand nous le voyions entrer ainsi dans les classes avec le frac noir, la cravate blanche et la fameuse décoration pendue à sa boutonnière.

La mort de M^{me} Pestalozzi en 1815 m'a laissé un douloureux souvenir; elle apporta dans la vie intérieure de l'institut un changement qui me frappa malgré mon jeune âge. On n'a point assez apprécié la haute valeur intellectuelle et morale de cette femme distinguée, ni le concours qu'elle donna à l'œuvre de son mari par son tact, par ses conseils, et par son constant dévouement. M^{me} Pestalozzi était malade et ne sortait guère; sa chambre était restée un centre où chacun aimait à venir passer quelques instants, sûr d'y être reçu par quelque parole aimable.

Lorsqu'on lui rendit les derniers devoirs, dans cette triste et imposante cérémonie qui réunissait une si grande foule, chacun la regrettait bien pour lui-même, mais aussi chacun sentait instinctivement que le malheureux vieillard venait de perdre son vrai point d'appui.

Quand éclata l'ardente hostilité entre Schmid et ses anciens collègues, mes parents en furent profondément peinés. Restés étrangers à la querelle, ils appréciaient les qualités de Niederer et de Krusi, mais ils tenaient à rester unis à Pestalozzi, quoi qu'il arrivât. Un jour, Pestalozzi nous amena Schmid, en disant que son ami avait quelque chose à nous lire. Je voulus me retirer, mais Schmid me fit rester « parce qu'il était bon que je l'entendisse. » Il nous lut un apologue dans lequel il comparait Pestalozzi à un père de famille dont la maison tombe en ruine, et qui est obligé de la rebâtir; plusieurs de ses fils, et des plus grands, veulent bien l'aider, mais à la condition de bâtir à leur convenance et selon leurs propres plans; un seul, le plus

jeune s'offre à exécuter exactement les plans du père, et à suivre ses directions. Cette obéissance du cadet lui attire la haine de ses frères. Voilà comment Schmid cherchait à expliquer les motifs de cette lutte déplorable, qui ruinait Pestalozzi et son établissement.

Je ne quittai l'institut qu'en septembre 1817, et j'allai habiter Versailles avec mes parents. Mon père désirait me faire entrer à l'école polytechnique; j'eus le malheur de le perdre en 1819, et ma mère ne lui survécut que quelques mois. Resté en pension à Versailles chez M. Treuil, professeur à l'école de Saint-Cyr, j'avais avec facilité dans l'étude des mathématiques, grâce à la préparation reçue chez Pestalozzi; mais j'étais fort en retard pour le latin, je n'aurais pu entrer qu'en cinquième au collège; je dus prendre des leçons particulières d'un professeur, qui sut me faire faire mes cinq classes en deux ans, après quoi je m'acquittai assez bien des travaux de la classe de rhétorique.

Alors je quittai Versailles pour Paris, et je suivis comme externe les cours de mathématiques spéciales du collège Louis-le-Grand. En 1822, je fus reçu à l'école polytechnique, et j'y retrouvai plusieurs de mes anciens camarades d'Yverdon, qui s'y distinguaient par leur facilité pour l'étude des mathématiques; je puis citer Beauchatton, Adolphe Jullien et Auguste Perdonnet.

Revenu à Yverdon pendant mes vacances, j'y trouvai encore l'institut, mais il n'était plus que l'ombre de lui-même. Je ne pus voir Pestalozzi qu'en présence de Schmid qui ne le quittait guère, et qui restait seul de mes anciens maîtres. On me conduisit dans l'appartement qu'avait occupé M^{me} Pestalozzi, où quelques jeunes filles, sous la direction d'une sœur de Schmid, parlaient anglais et jouaient du piano. Je ne sais si c'était un reste de l'école de pauvres de Clendy ou

les commencements d'une école normale d'institutrices. Il était profondément triste de voir les illusions qu'on entretenait encore dans l'esprit du malheureux vieillard.

A cette époque, et à Yverdon surtout, la chute de l'institut avait bien altéré la foi qu'on avait eue dans la doctrine de son fondateur. On respectait encore en lui le dévouement, les bonnes intentions et le malheur, mais on croyait sa tête perdue pour toujours. Et moi, entraîné par les apparences et le courant de l'opinion publique, je n'étais pas loin de partager ces graves erreurs.

En 1824, sorti malade de l'école polytechnique, je vins rétablir ma santé dans la famille de ma mère; puis j'accompagnai Biot dans sa mission scientifique en Italie; enfin je me fixai à Yverdon, où je me mariaï en 1826.

Alors je fus appelé à faire partie de la *chambre collégiale*; on nommait ainsi le comité chargé de la direction des écoles publiques dans la commune d'Yverdon. Les idées de Pestalozzi n'y avaient pas pénétré, on y suivait encore l'ancienne routine; cependant la grande classe élémentaire était tenue d'après la méthode lancastrienne, et le maître qui la dirigeait avait fait son apprentissage à Fribourg sous le père Girard. Je ne pouvais m'empêcher de comparer ce que je voyais alors avec ce que j'avais vu dans les collèges de France, et plus anciennement à l'institut d'Yverdon. Ainsi la question de *méthode* devint ma préoccupation habituelle et l'objet de mes études de prédilection.

La méthode de Pestalozzi me paraissait bien la bonne et vraie méthode naturelle; mais je ne parvenais pas à la formuler dans son ensemble. Les douze principes fondamentaux que M. Jullien y avait découverts ne me satisfaisaient point; je sentais avec évidence que la méthode était *une*, qu'elle devait reposer sur un prin-

cipe unique, où l'on devait trouver en quelque sorte le centre et la raison première de toutes ses applications.

J'entrepris donc d'étudier à fond la pensée de Pestalozzi, en suppléant à mes souvenirs, d'abord par les écrits que le maître avait laissés, puis par le témoignage des anciens collaborateurs qui lui avaient survécu.

A Yverdon même, il y avait encore trois établissements fondés par des disciples de Pestalozzi, et où l'on s'efforçait de pratiquer sa méthode. C'était : l'institut de jeunes garçons établi au château sous la direction de MM. Rank et Kreiss, l'institut de sourds-muets dirigé par M. J.-C. Næf, et le pensionnat de M. et M^{me} Niederer pour les jeunes filles; ce dernier était alors en pleine prospérité et jouissait d'une grande réputation. Dans chacun d'eux je retrouvai les exercices de mon enfance, suivis à peu près des mêmes succès.

Mais c'était M. Niederer surtout qui pouvait m'être d'une grande utilité dans mes recherches, car personne n'avait étudié la doctrine de Pestalozzi avec plus de profondeur que lui. Je savais que le maître n'avait pas complètement accepté son explication philosophique, aussi ne l'écoutai-je qu'avec une certaine défiance; néanmoins je ne pouvais me lasser de le questionner et de lui faire recommencer ses explications, qui m'ont fourni beaucoup de lumières. Niederer parlait le français avec un fort accent allemand, et sans grande facilité dans la conversation ordinaire. Mais il possédait à fond la langue scientifique; et sur les sujets qui touchaient à ses études philosophiques il s'exprimait avec une aisance et une clarté parfaites, trouvant toujours le mot propre, comme s'il eût été Français.

Son exposé de la méthode Pestalozzi se réduisait en général à trois points : le *type*, le *point de départ* et l'*enchaînement*. Le type à réaliser c'est le développement de l'homme tout entier avec ses pouvoirs moraux, physiques et intellectuels, eu égard à sa position

dans le monde, c'est-à-dire à la vie réelle qui l'attend. Le point de départ des exercices, c'est celui qui touche aux notions déjà acquises, aux goûts, aux besoins et aux pouvoirs actuels de l'enfant. L'enchaînement des exercices, c'est leur coordination, graduée de manière que chacun d'eux donne à l'enfant le désir et le pouvoir d'exécuter l'exercice suivant.

Mais je voulus aussi être renseigné par les autres collaborateurs de mon vénéré maître, visiter les établissements, écoles normales, asiles d'orphelins, etc. dirigés par ses disciples, interroger enfin les hommes connus pour avoir été en relation particulière avec Pestalozzi et pour l'avoir vu à l'œuvre dans ses premières entreprises. C'est dans ce but que je parcourus la Suisse en 1837 et 1838.

Il serait trop long de nommer ici tous les hommes qui voulurent bien m'accueillir avec bonté, et qui me fournirent de précieux renseignements. Je citerai seulement, parmi les anciens collaborateurs de Pestalozzi, Buss, Krusi, Lehmann, Senn, Hagnauer et Gœldi; et parmi les hommes marquants qui avaient bien connu sa personne et ses entreprises, Fellenberg, Zschokke, J.-G. Zellweger, le père Girard et le docteur Lippe.

Je visitai en même temps la plupart des écoles normales, et tout particulièrement celles des cantons d'Appenzell extérieur et de Thurgovie.

La première, placée à Gais, et dirigée par Krusi, chez qui je restai huit jours, m'intéressa vivement en m'offrant l'image la plus fidèle d'une école pestalozzienne. C'est alors, c'est en écoutant les explications de Krusi, que je commençai à voir, dans la loi de l'organisme, le principe fondamental de la doctrine de Pestalozzi.

La seconde, placée à Kreuzlingen, sur les bords du lac de Constance, avait pour directeur Wehrli, l'ancien maître de l'école de pauvres fondée à Hofwyl par Fel-

lenberg; cet homme, à l'intelligence vive et au cœur chaud, entretenait autour de lui une constante et salutaire activité; cependant sa tâche était grande, car à Kreuzlingen les élèves instituteurs étaient les uns catholiques et les autres protestants, et leur maître devait, tout en les instruisant, les initier à la pratique de l'agriculture.

Je trouvai aussi une application intéressante, mais moins fidèle, des principes de Pestalozzi dans l'école normale zuricoise dirigée par Scherr, à Kussnacht, et dans celle du canton d'Argovie dirigée par A. Keller, à Lenzbourg.

Alors déjà il y avait en Suisse de nombreux établissements où l'on cherchait à réaliser les vues de Pestalozzi pour l'éducation des enfants pauvres, orphelins ou abandonnés; j'allai en visiter un grand nombre, parmi lesquels je remarquai surtout l'asile de la Schurtanne, près de Trogen, fondé par M. J.-G. Zellweger, et l'institut de M. Zeller, à Beuggen, près de Rheinfelden.

Plus tard, à diverses reprises, je fus visiter les diverses localités où Pestalozzi a vécu et où il a travaillé en donnant essor à son infatigable dévouement. Alors ses collaborateurs, ses contemporains, avaient tous cessé de vivre. Je ne pus interroger que des vieillards, bien jeunes lorsque Pestalozzi faisait ses premières expériences.

A Yverdon même, j'eus souvent le plaisir de revoir d'anciens maîtres et d'anciens camarades de l'institut. Tous ceux qui y avaient vécu avant 1817 en avaient gardé un souvenir si agréable qu'ils désiraient revenir un jour avec leur famille aux lieux où s'étaient passées quelques heureuses années de leur enfance. Pour ceux qui voulaient voyager, c'était un motif de se diriger vers la Suisse; et tous ceux qui venaient en Suisse voulaient revoir ce qu'ils appelaient *leur cher Yverdon*.

Cette circonstance m'a fourni bien des occasions de raviver mes souvenirs et de recueillir des faits nouveaux.

C'est ainsi que j'ai eu le plaisir de recevoir chez moi mon ancien et excellent maître de français, M. Alexandre Boniface. Après avoir quitté Yverdon, il avait fondé à Paris une école pestalozzienne dont le mérite a été bien constaté ; mais elle ne pouvait prospérer longtemps parce que son plan d'études était en opposition avec celui de l'université. Je reçus aussi par deux fois à Yverdon la visite de mon ancien maître de géographie et de musique M. Blochmann, de Dresde, devenu conseiller intime du roi de Saxe pour les affaires qui concernent l'instruction publique.

Dès lors, bien des années ont passé ; toute la génération de mes anciens maîtres s'est éteinte ; les élèves mêmes de l'institut, s'ils vivent encore, sont devenus vieux, et leurs pieuses visites à Yverdon ont entièrement cessé. Resté à peu près seul, j'ai recueilli mes souvenirs, et j'ai senti que je n'avais pas un jour à perdre pour les fixer.

CHAPITRE XIX

La religion de Pestalozzi.

La religion de Pestalozzi ne se présente point dès l'abord sous un jour avantageux ; elle ne fut pas son premier mobile, elle n'était pas le motif qui le poussait à l'œuvre qu'il embrassa dès sa première jeunesse. Quand, encore enfant, il admirait la pieuse activité du pasteur son grand-père, il l'appréciait plutôt dans ses résultats temporels que dans ses effets spirituels. Lorsqu'il eut étudié la théologie, il fut dégoûté de la carrière ecclésiastique parce qu'il n'y trouvait qu'une orthodoxie formaliste et sans vie. Puis, pour comble de malheur, sa foi fut profondément ébranlée par la lecture de J.-J. Rousseau. Ainsi, dans les plans philanthropiques qu'il formait à l'époque de son mariage, il voulait travailler pour la terre et non point pour le ciel.

Mais à la naissance de son fils, le sentiment religieux se réveilla en lui avec une extrême vivacité, comme on le voit par les pages brûlantes qu'il écrivait alors dans son journal. Sa foi renouvelée n'avait pas d'abord pour objet Jésus le Sauveur des hommes ; il ne sentit la vérité et la nécessité du dogme chrétien qu'un peu plus tard, en travaillant à l'éducation de son enfant, puis à celle des petits mendiants qu'il avait recueillis dans sa